



« Portraits de personnes vivant avec un handicap »

L'essence de l'art réside dans son inspiration : il nous fait bouger et nous amène à regarder le monde sous des angles nouveaux et différents.

Les personnes et les histoires que nous rencontrons dans la série de portraits – des personnes vivant avec un handicap – nous encouragent par leur force, leur joie de vivre et leur manière de gérer les soucis quotidiens.

Le regard à travers l'objectif des photographies nous invite à regarder attentivement, à changer de perspective, à surmonter les barrières et à découvrir la diversité de ces personnes différentes.

Il nous rappelle que nous avons devant nous des personnes, avec leurs goûts et préférences, leurs forces et faiblesses. Leur handicap passe au second plan, car il n'entrave pas leur joie de vivre.

Une place doit être faite à chacune et chacun, Notre collectivité devient plus forte à mesure que nous valorisons et intégrons les différences de chaque individu pour former un ensemble, une société inclusive.

De la collaboration avec l'organisation Reporters sans barrières et le photographe Michael Waser est née – de manière inclusive et participative – une série de portraits variée et diversifiée.

Un immense MERCI à toutes les personnes impliquées pour leur grand engagement.



Nathalie Barthoulot

Présidente de la CDAS

Heydar Dorzadeh vit avec la paraplégie

Reporter sans barrières : Nathalie Andereg

Réfugié politique, Heydar Dorzadeh vit à Bâle. Il est né en 1966 en Iran, dans la région du Baloutchistan. L'État iranien oppresse et persécute les Baloutches. Lorsqu'il était jeune, Dorzadeh a participé à des manifestations contre le régime iranien. En plus de profondes lacérations, il a subi une grave blessure à la colonne vertébrale, qui l'a rendu paraplégique.



Depuis le Pakistan, Dorzadeh a demandé l'asile au Haut-Commissariat des Nations unies pour les réfugiés, qui le lui a accordé en 1990. Il a été accueilli en Suisse et subi de nombreuses opérations au centre des paraplégiques de Bâle. Dorzadeh a dû y rester allongé sur le ventre pendant deux ans pour que les plaies de son dos guérissent.

Il a ensuite tenté de suivre une formation, mais celle-ci lui a été refusée et il en souffre encore aujourd'hui :

« À L'ÉPOQUE, J'ÉTAIS TOTALEMENT ISOLÉ ET NE CONNAISSAIS PAS MES DROITS.
J'AI DONC RENONCÉ À MON RÊVE DE FORMATION. »



Toujours est-il que la vie continue. Soutenu financièrement par l'AI, Dorzadeh a travaillé pendant douze ans comme bénévole au centre de conseil pour les demandeurs d'asile à Bâle. Depuis des années, il est aussi actif politiquement. Il gère un blog contre le régime iranien et pour les droits humains en Iran, en particulier pour les droits des Baloutches. Il est en outre membre d'un parti baloutchi en exil et se rend à ses manifestations à travers toute l'Europe, voire une fois à New York.

Son histoire lui a appris ceci :

« La situation des personnes handicapées qui ont fui leur pays est très difficile. Les services de conseil pour les réfugiés ne connaissent pas les handicaps, et les services de conseil pour les personnes handicapées ne comprennent pas la procédure d'asile. Personne ne peut nous conseiller de manière compétente », estime-t-il.

Pour Dorzadeh, le plus important pour la participation à la société et son autodétermination en tant que paraplégique est l'accessibilité des lieux publics. Il souligne :

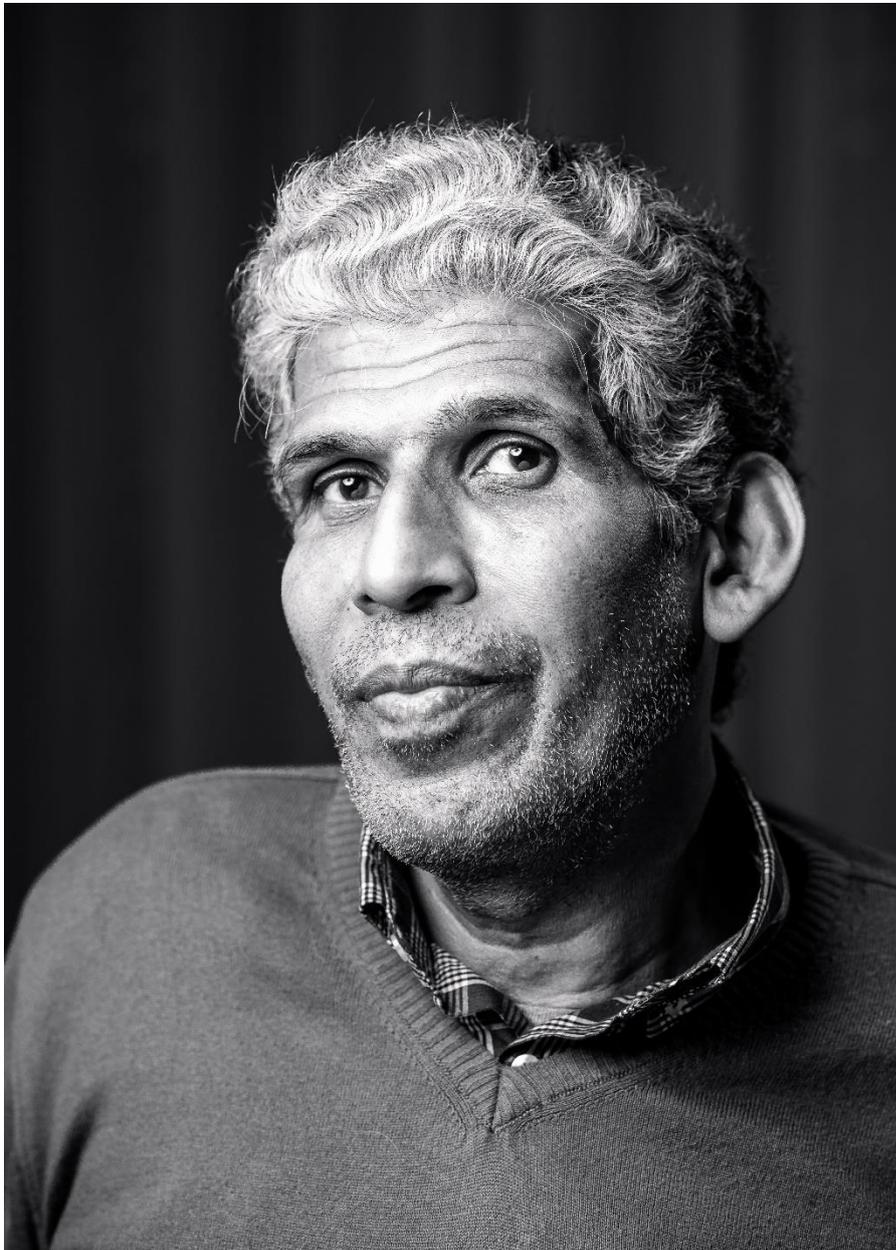
« LES BARRIÈRES NE SE LIMITENT PAS À ME BARRER L'ACCÈS EN FAUTEUIL ROULANT. ELLES SONT ÉGALEMENT DANGEREUSES ! »

Dorzadeh en parle en connaissance de cause : il y a quelques années, il est resté bloqué avec son fauteuil roulant sur le bord d'un trottoir non accessible. Le fauteuil roulant s'est bloqué, son occupant est tombé dans la rue et il a subi une fracture compliquée du tibia.

La santé mentale des personnes handicapées est un sujet qui lui tient à cœur :

« De nombreuses personnes handicapées comme moi se sentent très mal mentalement, en vieillissant. Elles se trouvent isolées et deviennent dépressives. »

Heureusement, Dorzadeh (57 ans) dispose lui-même d'une force intérieure – il ne sait même pas d'où – qui lui permet de continuer d'une manière ou d'une autre, sans désespérer, confie-t-il en guise de conclusion.



Daniel Knöpfel vit avec un handicap non visible

Reporter sans barrières : Mirjam Mürger

Daniel Knöpfel habite à Thoune, alimente le blog de *insieme Suisse* et s'investit sur le plan politique. Âgé de 51 ans, il pratique également l'unihockey, le football et le ski de fond.



Quand on lui demande de qualifier son handicap, il répond :

« CE N'EST PAS IMPORTANT DE
CONNAÎTRE MON HANDICAP. »

Il marque un temps de pause et se demande s'il doit toutefois le nommer.

Non pas que ça lui pose problème. « Souvent, les gens aimeraient connaître le handicap dont souffre une personne », explique-t-il. À ses yeux, il est important que chacun soit respecté et accepté tel qu'il est. Ce respect implique que tout le monde soit attentif à ce dont la personne handicapée a besoin pour une participation réussie.

Dans ses interviews, Daniel Knöpfel attire l'attention sur les demandes des personnes atteintes de handicaps cognitifs. Il a récemment participé à la campagne vidéo #JeVote d'*insieme Suisse*, afin de sensibiliser la population à la participation politique des citoyennes et citoyens suisses souffrant de handicaps cognitifs.



Par son engagement, il souhaite montrer à l'opinion publique que les personnes atteintes de handicaps veulent participer et avoir leur mot à dire à tous les niveaux. Il espère que les associations, commissions et autres groupes incluront davantage de personnes handicapées dans leurs processus liés à la planification, la stratégie et la mise en œuvre. « Nous apportons un autre point de vue », qui peut également être bénéfique aux personnes sans handicap.

Daniel Knöpfel prend l'exemple des votations : « Le matériel de vote est vraiment compliqué. » S'il pouvait être écrit en langage simplifié, cela aiderait aussi d'autres personnes et permettrait peut-être même d'augmenter le taux de participation aux votations.

« Les personnes sans handicap ont davantage de possibilités de réagir lorsqu'elles se retrouvent dans une situation instable, par exemple au travail », explique Daniel Knöpfel. « Elles peuvent plus facilement suivre un cours ou chercher un nouveau travail. Pour les personnes atteintes d'un handicap, c'est plus difficile. »

Daniel Knöpfel a travaillé 23 ans comme cuisinier dans un restaurant et dans une boulangerie. En raison de fréquents changements de personnel en cuisine et après mûres réflexions, il a décidé de suivre l'exemple de nombreux collègues et de chercher un autre travail. En été 2023, il a trouvé une place dans un atelier fabriquant des bougies ainsi que dans une menuiserie. Depuis, il travaille deux jours par semaine à la boulangerie, un jour à l'atelier et le reste dans une menuiserie.

Daniel Knöpfel résume ses attentes ainsi :

« LES PERSONNES AVEC HANDICAP DEVRAIENT ELLES AUSSI POUVOIR FAIRE
AUTRE CHOSE ET DISPOSER D'UN LARGE ÉVENTAIL DE POSSIBILITÉS. »



Sarah Egli vit avec l'autisme

Reporter sans barrières : Nathalie Andereg

Sarah Egli, bâloise, 37 ans, est assistante socio-éducative pour les personnes en situation de handicap. Aujourd'hui, elle est avant tout artiste.

Poétesse, elle présente ses textes dans toute la Suisse.

Ses difficultés ont commencé dès sa plus tendre enfance et l'ont amenée à suivre un traitement psychothérapeutique.

« Durant mon odyssee de plusieurs années en psychiatrie, j'ai récolté tout un éventail de diagnostics jusqu'à ce que celui de l'autisme soit posé il y a deux ans », explique-t-elle.

Jusqu'à récemment, les femmes étaient bien moins souvent reconnues autistes que les hommes, concède-t-elle, avant de préciser que la situation a changé. Elle est contente de disposer enfin d'un diagnostic expliquant les difficultés qu'elle éprouve vis-à-vis d'elle-même et de son entourage.



La principale difficulté à laquelle elle est confrontée en raison de son autisme est l'absence de filtres. Lumière, bruit, odeur, tout déferle sur elle avec intensité :

« JE N'AI PAS NON PLUS DE FILTRES DANS MES RAISONNEMENTS, ÉTANT DONNÉ QU'À CE NIVEAU TOUTES LES PORTES SONT TOUJOURS OUVERTES. CELA ME REND TRÈS CRÉATIVE, MAIS C'EST GÊNANT DANS LA VIE QUOTIDIENNE. »

Son monde tourne autour de la littérature. Elle a écrit ses premiers poèmes à 12 ans. Depuis 2017, elle publie ses œuvres chez ProLyrica, le portail en ligne de la Société lyrique suisse. Actuellement, elle écrit son prochain livre, qui réunit des textes autobiographiques en prose et des poèmes, pour le projet culturel EDITION UNIK.

« EN CAS DE SURCHARGE SENSORIELLE, JE RECOURS À DES OUTILS ET DES TECHNIQUES SPÉCIFIQUES, PAR EXEMPLE AVEC UNE BALLE ANTI-STRESS. »

Selon Sarah Egli, les autistes se heurtent à beaucoup de malentendus au contact des autres gens :

« Nous autres, autistes, avons besoin d'une communication directe et limpide, car nous prenons tout au pied de la lettre et ne savons pas lire entre les lignes. »

Sarah Egli trouve particulièrement difficiles les rassemblements avec beaucoup de monde, dans un espace étroit, pendant des heures. Toutefois, cela ne l'empêche pas de se rendre à des concerts et d'être un membre actif du PS. Elle connaît ses besoins : « J'ai appris à m'accorder des temps de repos. Lorsque je me rends à un concert ou à une réunion politique, j'ai besoin de passer le jour d'avant et d'après dans la solitude et le calme. »

Dans son monde idéal, les lieux de travail auraient par exemple une salle de repos spéciale, une sorte de cocon dans lequel la lumière agressive, les écrans, les téléphones portables, les bruits, les va-et-vient, les discussions et toute autre stimulation seraient bannis.

Pour les rendez-vous avec les autorités, la possibilité d'un échange par voie électronique lui est d'une grande aide. Elle souhaite que les organisations défendant les intérêts des personnes autistes intègrent des personnes directement concernées au sein de leur direction. Comme beaucoup de personnes en situation de handicap, Sarah Egli a cette revendication :

«NE PARLEZ PAS DE NOUS, MAIS PARLEZ AVEC NOUS ! »



Brigitte Bächtold vit avec un handicap de la vue

Reporter sans barrières : Mirjam Münger

Alterner mouvements et détente et tester de nouvelles activités avec un handicap de la vue. Brigitte Bächtold nous donne un aperçu de son quotidien.

Les romans policiers et historiques comptent parmi les genres préférés de Brigitte Bächtold. « Parfois, je lis aussi des thrillers psychologiques, mais seulement sans scènes trop sanglantes », ajoute-t-elle. Elle lit en braille. « Lorsque je rentre du travail, la première chose que je fais, c'est souvent lire. »



Âgée de 59 ans et de grande taille, elle vit à Zurich et aime faire des promenades et des randonnées, toujours accompagnée par son chien Kaito. Une fois par semaine, elle et son partenaire de danse se rejoignent au cours.

Toujours en mouvement, Brigitte Bächtold enseigne le braille à la Fédération suisse des aveugles et malvoyants (FSA). Elle soutient les adultes qui risquent de devenir aveugles et souhaitent apprendre à lire le braille.

Dans son quotidien, Mme Bächtold s'engage pour ne pas être réduite à sa non-voyance. Une fois, lorsqu'elle était en train de faire les courses, elle a entendu une vendeuse dire à sa collègue : « L'aveugle est là ! » Elle a alors appelé la personne responsable de la filiale et lui a signalé qu'elle ne souhaitait pas être qualifiée ainsi, car le fait d'être non-voyante ne reflète qu'une partie de sa vie.

« Il est vrai que j'ai peut-être besoin d'assistance et que je ne passe pas inaperçue avec mon chien », explique Madame Bächtold.

« JE SOUHAITE ÊTRE VUE COMME N'IMPORTE QUI D'AUTRE. »

Pour Brigitte Bächtold, l'autodétermination implique qu'elle puisse dire « oui », mais aussi « non », et que cela soit respecté. Ainsi, à la gare, on lui demande régulièrement si elle a besoin d'aide. Si elle refuse gentiment parce qu'elle attend quelqu'un ou qu'elle veut faire quelque chose toute seule, certaines personnes sont irritées ou même offensées. « Il arrive que je sois contente de cette offre », assure Mme Bächtold, mais elle estime qu'il est tout aussi important que son refus soit simplement accepté.

« EN TANT QUE NON-VOYANTS, NOUS DEVONS SANS CESSE FAIRE NOTRE COMING OUT ET NOUS JUSTIFIER. »



Elle l'illustre par un exemple : lors d'un week-end de canoë organisé par l'Union des aveugles, elle a découvert le plaisir que lui procurait la pratique du canoë. Par la suite, elle a contacté un club de canoë à Zurich, qui a exigé qu'elle explique pourquoi elle souhaite pratiquer du canoë en tant que non-voyante.

La réaction de l'école de danse, cependant, a fait plaisir à Mme Bächtold. Lorsqu'elle l'a contactée et informée qu'elle était non-voyante, l'enseignante lui a répondu que cette information n'était pas nécessaire pour elle. Elle exerce sa passion pour la danse depuis plus de trois ans.

« POUR MOI, LA VÉRITABLE INCLUSION SERAIT QUE NOUS PUISSIONS NOUS INSCRIRE
POUR PARTICIPER COMME LES AUTRES ET QUE LA VUE NE JOUE AUCUN RÔLE. »



Michel Fornasier vit avec une prothèse de main bionique

Reporter sans barrières : Kim Pittet

La profession de Michel Fornasier ? Superhéros ! Dans la « vraie » vie, il est né sans main droite et compte sur la force musculaire pour piloter sa prothèse. Avec sa cape et sa main droite transparente, un superhéros un peu spécial s'immisce dans le monde des bandes-dessinées : l'homme bionique. Sa naissance ne remonte qu'à quelques années.



À l'époque, Michel Fornasier, alias Bionicman, avait constaté que les enfants étaient curieux et lui posaient régulièrement des questions sur sa prothèse. En effet, contrairement à une prothèse traditionnelle de couleur chair, la main artificielle de M. Fornasier est mobile et transparente, laissant entrevoir six moteurs qui lui permettent de bouger les doigts. Des électrodes placées sur le bras, qui mesurent les contractions musculaires, lui permettent de déclencher les commandes. Il s'agit d'une prothèse bionique. Les enfants lui demandaient toujours si sa main possédait des superpouvoirs. « Au début, je répondais par la négative, mais j'ai ensuite réalisé qu'ils trouvaient du plaisir à imaginer une main artificielle dotée de superpouvoirs », se souvient-il. C'est ainsi que sont nés les personnages de bande-dessinée Bionicman et son pendant féminin Bionica. Toutefois, l'idée n'est pas de mettre l'accent sur le handicap, mais de sensibiliser à la diversité des personnes, car « une prétendue faiblesse peut devenir une force », affirme M. Fornasier. Qu'il s'agisse de grandes oreilles ou d'un espace spécialement large entre les dents, tout peut devenir une particularité si on change de perspective.

Mais qui est Michel Fornasier (46) lorsque le super-héros a terminé sa journée ? « Dans la 'vraie' vie, je suis une personne tout à fait normale. » Une personne qui écrit des bandes dessinées non violentes, dirige un groupe d'entraide pour personnes avec handicap physique et s'engage dans la prévention du harcèlement. Une personne qui assume donc son handicap. Cela n'a toutefois pas toujours été le cas, comme le raconte M. Fornasier. C'est surtout à l'adolescence qu'il essayait de cacher sa main manquante. Lorsqu'il repense à son premier rendez-vous, il ne peut s'empêcher de sourire : « Je me suis fabriqué une main en plâtre, et j'ai raconté que j'étais tombé en faisant du skateboard. » Avec le temps, le plâtre a perdu sa crédibilité pour faire place à la vérité. « La fille m'a alors dit qu'elle m'aimait tel que j'étais. Peu importe si j'avais trois yeux ou une seule main. » Cette



expérience a été importante pour lui, souligne M. Fornasier, spécialement à cette période où, adolescent prépubère, il cherchait sa place dans le monde.

À cette époque, il fait également ses premières expériences de discrimination. Passionné de basket-ball, il voulait participer à un camp mais n'a même pas été admis à l'examen d'entrée. « Le responsable du camp a vu mon moignon et m'a dit que je ne pouvais pas participer parce qu'on n'était pas aux

Jeux paralympiques », se souvient-il. Malgré sa taille de deux mètres, il n'a donc pas pu participer au camp parce qu'on ne l'avait pas laissé montrer son talent. « Une expérience marquante et très douloureuse. »

L'enfance de Michel Fornasier a été exempte de honte et d'exclusion. Même s'il vivait avec une seule main depuis sa naissance, la deuxième ne lui a pas manqué tout de suite. Le Fribourgeois explique que son handicap était abordé de manière ludique. Il se souvient par exemple des « bonnets d'hiver » que sa grand-mère tricotait pour garder le moignon au chaud et des visages souriants que ses camarades d'école et lui dessinaient sur son bras. Une seule expérience lui a laissé un souvenir négatif : la visite chez l'orthoprothésiste pour la première prothèse. Alors âgé de sept ans, il a été choqué par les mains et les jambes de couleur chair qui traînaient partout. « On aurait dit un film d'horreur. »

Depuis, la prothèse l'accompagne dans sa vie quotidienne, même s'il ne la porte pas 24 heures sur 24 mais en fonction de son activité. Ainsi, la prothèse le rend plus sûr à vélo mais l'empêche de lacer ses souliers. « Parce que je le faisais déjà depuis longtemps sans prothèse, les yeux fermés », explique-t-il avec humour. Pour lui, la prothèse ne fait pas partie de son corps ; elle n'est qu'un accessoire. En effet, elle ne couvre « que » 15 % environ des fonctions d'une main humaine. Lancer une balle, par exemple, nécessite quelque six mois d'entraînement.

Actuellement, Michel Fornasier porte une prothèse bionique. « Son aspect esthétique a été déterminant pour moi », explique-t-il en soulignant l'aspect futuriste de cette main, qui pèse environ trois kilos. Il trouve qu'elle a élargi son horizon et lui offre beaucoup plus de possibilités, dont manier le fer à repasser d'une main et ajuster la cape de Bionicman de l'autre ou bouger chaque doigt séparément. Sur son smartphone, M. Fornasier peut également programmer des positions spécifiques. En contractant les deux muscles de l'avant-bras, il parvient même à saisir des grains de pop-corn. Cela reste cependant un apprentissage par la pratique, précise-t-il, car chaque mouvement doit être effectué consciemment.

Cet « accessoire » permet à M. Fornasier de se sentir autonome. « J'ai fait la paix avec mon destin, et je ne cache plus mon handicap physique. » Le fait qu'il ait pu ainsi accepter son handicap est également perceptible dans son entourage : « Je constate souvent que les gens me traitent sur un pied d'égalité et qu'ils sont prêts à m'aider. » M. Fornasier souhaite néanmoins qu'un jour, il ne soit plus nécessaire de parler d'inclusion et que les peurs de la différence soient surmontées :

« NOUS SOMMES TOUS UN PEU SPÉCIAUX, AVEC OU SANS HANDICAP. »



Concernant la prothèse du futur, ses souhaits restent modestes. « Ce serait chouette que les prothèses de main soient un peu plus légères et plus rapides dans l'exécution des mouvements. » Ainsi, le super-héros pourrait accomplir ses missions encore plus vite.







Seraina Huber vit avec stress post-traumatique

Reporter sans barrières : Nathalie Andereg

Accompagnatrice pendant la convalescence, Seraina Huber s'occupe de personnes qui souffrent d'une atteinte psychique.

Chez Mme Huber, les crises psychiques ont commencé dès la petite enfance. À l'âge de trente ans, on lui a finalement diagnostiqué un trouble de stress post-traumatique (TSPT).



Le TSPT résulte d'un traumatisme passé. Nombreuses sont les personnes qui ne se souviennent pas de ce traumatisme ou qui n'en ont qu'un souvenir flou. Les symptômes du TSPT sont multiples, ce qui peut compliquer le diagnostic. Seraina Huber souffre d'attaques de panique, de cauchemars et de dépressions. Par ailleurs, elle subit des intrusions, c'est-à-dire des fragments de souvenirs de situations traumatisantes qui peuvent surgir pendant les cauchemars, mais aussi au milieu de la vie quotidienne. Elle a également des épisodes de flash-back, au cours desquels elle revit des sentiments liés au traumatisme.

Il est difficile de vivre avec un handicap invisible comme le TSPT, explique Seraina Huber, car beaucoup de gens ne comprennent pas ce qui lui arrive : « J'ai surtout besoin de compréhension de la part de mon entourage. Au travail, j'ai besoin d'être encouragée plutôt que critiquée et mise sous pression, et d'avoir suffisamment de temps pour me reposer. »

La musique est sa principale ressource. Depuis des années, elle se produit sur la scène musicale bâloise en tant que DJ, rappeuse, chanteuse et compositrice sous le nom d'artiste SASA. Elle a sorti son premier EP CLIMB AGAIN en 2021 ; un deuxième album est en préparation.

Si les événements réunissant de nombreuses personnes sont très éprouvants pour Seraina Huber, cela ne l'empêche pas de se produire, en tant que musicienne, devant un public. Ce fut néanmoins un



chemin difficile, raconte-t-elle : « Ma peur m'avait déjà fait abandonner la musique, vendre mes instruments et brûler mes textes. Mais ne pas pouvoir vivre ma passion m'a rendue malheureuse. Cette souffrance était plus grande que la peur. J'ai donc décidé de faire face à la peur. »

Seraina Huber a osé remonter sur scène grâce à une psychothérapie, à des exercices de respiration et à des médicaments d'urgence à portée de main. Elle se réjouit : « La peur est encore là, mais j'ai appris à la gérer et cela va de mieux en mieux après chaque performance. »

« UNE FOIS SUR SCÈNE, JE SUIS EN HARMONIE AVEC LA MUSIQUE,
ET J'OUBLIE MÊME LA PEUR POUR UN MOMENT. »

Seraina « SASA » Huber parle ouvertement de ses crises psychiques et lutte ainsi contre la stigmatisation des atteintes psychiques. Dans un de ses textes, elle rappe ceci :

« I'M STILL STANDING.
I HOLD MY HEAD UP HIGH! »



Oleg Aborniev vit avec une infirmité motrice cérébrale

Reporter sans barrières : Kim Pittet

L'an dernier, Oleg Aborniev a remporté quatre médailles en para-bras de fer. L'Ukrainien en est convaincu : le sport est bien plus qu'une simple mesure pour la santé physique.

Deux médailles d'or aux championnats d'Europe en Moldavie, deux médailles d'argent aux championnats du monde au Kazakhstan : une année après avoir décidé de représenter la Suisse, Oleg Aborniev a remporté pas moins de quatre médailles en para-bras de fer (aussi appelé para-



armwerstling). Ces médailles sont sa manière de remercier la Suisse pour le soutien apporté aux personnes ayant fui l'Ukraine. Atteint d'une paralysie cérébrale depuis sa naissance et ne pouvant par conséquent pas marcher, M. Aborniev raconte avoir misé très tôt sur le développement d'autres muscles. « À un moment donné, je me suis dit : pourquoi ne pas me mettre au bras de fer sportif ? » Il commence à s'exercer à ce sport de combat en 2010. Le succès ne se fait pas attendre.

Deux fois par semaine, Oleg Aborniev s'entraîne au club de sport Cobra de Münchenbuchsee, dans la région bernoise. Si les bienfaits pour sa santé physique sont bien réels, il apprécie également l'aspect social. « En participant à l'entraînement, je fais aussi partie d'un groupe », explique ce ressortissant ukrainien. Lorsqu'il a fui son pays avec sa mère il y a environ deux ans, il a cherché comment s'intégrer en Suisse. Le sport lui a permis d'entrer rapidement en contact avec les personnes vivant ici, un point qu'il apprécie particulièrement. « La seule différence entre les autres sportifs et moi-même, c'est que je suis assis dans mon fauteuil roulant, alors que les autres sont debout. Le reste est pareil pour tous », souligne-t-il. En effet, alors que ce sport se pratique généralement debout devant une table, les personnes en fauteuil roulant utilisent des tables spécialement



conçues. Son club de sport en a acheté une exprès pour lui, ce dont il est très reconnaissant. « Mes collègues sportifs sont devenus de bons amis. » Sa mère l'accompagne aux entraînements ainsi qu'aux compétitions internationales, afin de lui procurer l'assistance nécessaire lors de ses déplacements. Il essaie certes d'être le plus indépendant possible mais a surtout besoin de soutien pour utiliser les transports publics. Cela dit, la Suisse présente apparemment bien moins de barrières que son pays d'origine : « En Ukraine, les transports publics se sont améliorés peu à peu, mais la guerre a entraîné de nombreux nouveaux défis, qui ne seraient pas prêts de disparaître même si la guerre se terminait demain. » M. Aborniev prend l'exemple des bombardements, qui ont causé de gros dégâts. Selon lui, le chemin sera long pour assurer à nouveau l'accessibilité

en fauteuil roulant. Dans ce contexte de la mobilité notamment, il trouve la Suisse progressiste.

Oleg Aborniev ne perçoit pas seulement des différences dans les barrières architecturales, mais aussi dans les barrières mentales. L'attitude de son entourage lui a semblée positive dès son arrivée : « En Suisse, les gens comprennent bien les problèmes qui se posent. Ils savent que les personnes handicapées sont tout à fait normales. Qu'elles ne viennent pas de Mars, mais qu'elles font partie de la société. » Cela se reflète également dans l'attitude des personnes en situation de handicap, qu'il trouve très actives et engagées.

À travers le bénévolat, M. Aborniev souhaite rendre quelque chose à la société en échange de cette ouverture d'esprit qui la marque. Éducateur spécialisé de formation, il travaillait avec des orphelins en Ukraine et a créé un lieu de rencontre pour enfants à Berne. Que ces derniers soient issus de la migration ou non, il leur propose des échanges décontractés, regarde souvent un film avec eux ou discute de différents sujets comme l'amitié, par exemple. Oleg Aborniev laisse aussi de la place pour des activités physiques ou mentales : « J'essaie de leur transmettre mes connaissances sportives et de leur montrer comment utiliser les appareils dans une salle de fitness. » S'il fait tout cela gracieusement, il espère trouver des sponsors pour financer des projets et obtenir un travail rémunéré, dans le domaine de l'enfance, afin d'être moins dépendant.

Selon lui, le sport est particulièrement bénéfique après des expériences traumatisantes, car il permet de se sentir fort et vivant. Il en fait lui-même l'expérience : « Le sport ne contribue pas seulement à la santé physique, mais aussi à la santé mentale. » Dans cette optique, M. Aborniev trouve dommage que l'État, en Suisse, ne soutienne pas le sport non olympique pour les personnes en situation de handicap.

Une autre difficulté à laquelle il se voit confronté est de ne pas toucher d'indemnités de la part de la Suisse – qu'il représente – pour ses prestations en bras de fer sportif. « En Ukraine, en plus de recevoir un salaire et des prix, les frais de voyage, de logement et de nourriture étaient également couverts », rapporte-t-il. En Suisse, il doit assumer les frais liés



aux trajets, pour lui-même et pour sa mère, ainsi qu'aux six camps d'entraînement. Il espère trouver un jour une solution à ce problème. « Une bonne approche serait pourtant d'intégrer davantage de personnes – handicapées ou non – dans le sport, car cela leur permet automatiquement de faire partie de la société », affirme Oleg Aborniev.



Anita Rothenbühler vit avec une surdicécité

Reporter sans barrières : Mirjam Mürger

Pouvoir comprendre et participer est essentiel pour Anita Rothenbühler. Portrait d'une femme créative aux intérêts multiples.

Dès qu'il fait assez chaud, Anita Rothenbühler (78) travaille sur la terrasse. Ses sculptures en pierre font environ 40 cm. Vivant avec son mari dans le canton de Lucerne (Wiggertal), elle fait preuve de créativité à l'intérieur également : outre sa collection de recettes, elle s'essaie régulièrement à de nouveaux plats, desserts ou pâtisseries. Lorsque sa petite-fille vient lui rendre visite, elles bricolent souvent ensemble.



Que ce soit sur son ordinateur ou sa tablette, Mme Rothenbühler aime lire des récits de voyages culturels ainsi que des comptes-rendus artistiques, médicaux et politiques. Afin de lui rendre la lecture accessible, les deux appareils sont réglés en gros caractères blancs sur fond sombre. En outre, ses appareils auditifs lui permettent d'écouter la musique qu'elle aime.

En plus de ces occupations variées, Anita Rothenbühler dirige les séances et activités des enseignantes spécialisées « Lorm et communication haptique » de Suisse. L'isolement, qui frappe de nombreuses personnes atteintes de surdicécité, est également un sujet qui la préoccupe.

Mme Rothenbühler connaît bien l'exclusion pour l'avoir vécue elle-même à l'âge de 40 ans. Alors qu'elle arrive au stade où elle ne peut plus exercer son métier de laborantine en chimie, le manque d'outils adaptés ainsi que de soutien la bannit du monde professionnel et déclenche une crise personnelle. Elle se sent réduite au syndrome de Usher de type 2. Ce dernier associe surdité et perte progressive de la vue. Au fil des années, Anita Rothenbühler ressent de plus en plus le désir d'être perçue comme une personne cultivant des intérêts multiples. Aujourd'hui encore, elle défend l'inclusion des personnes présentant une déficience auditive ou visuelle.



En effet, « les personnes atteintes de surdicécité font elles aussi partie de la société et peuvent y participer de manière autonome et sur un pied d'égalité », affirme Mme Rothenbühler. Pour lutter contre l'isolement, les personnes concernées sont tributaires de formes et de techniques de communication adaptées. Par exemple, le Lorm est l'alphabet utilisé pour communiquer pour et avec les personnes

sourdaveugles. Dans cet alphabet manuel, les lettres sont représentées par des points et des traits tracés dans la main. Autre forme de communication adaptée, la communication haptique est un système de signes de contacts physiques clairement définis que la personne qui « parle » effectue avec sa main sur des zones corporelles neutres, comme la main, une partie ou l'entier du bras, l'épaule ainsi que le haut du dos.

Anita Rothenbühler utilise le Lorm et la communication haptique pour compléter ce qu'elle perçoit grâce aux appareils auditifs, lorsqu'elle se trouve dans un environnement bruyant ou lorsqu'elle n'a pas compris acoustiquement un mot, le nom d'une personne ou d'une localité.

Mme Rothenbühler raconte comment elle participe à des événements qui réunissent des personnes sans handicap : « En principe, je mentionne ma surdicécité dès le début. Les personnes qui m'entourent s'efforcent alors d'en tenir compte, mais après cinq minutes, je n'arrive plus à suivre. » Pour que Anita Rothenbühler puisse participer à une manifestation du début à la fin, elle organise une assistance en communication, à savoir une personne formée pour la communication et l'accompagnement de personnes atteintes de surdicécité. « Cette personne m'accompagne alors jusqu'au lieu de la manifestation, pour m'assister et me soutenir lorsque je ne comprends pas quelque chose », explique Mme Rothenbühler. Elle souligne l'importance de ce type d'assistance pour l'inclusion. Il ne s'agit pas seulement d'être accompagné pour se rendre à un événement, mais surtout de pouvoir suivre ce qui se passe autour de soi grâce à des formes et des techniques de communication adaptées et de pouvoir entrer en contact avec d'autres personnes.



Islam vit avec une paralysie cérébrale

Reporter sans barrières : Nicole Haas

Au cours des dix dernières années, Islam Alijaj s'est tracé un chemin qui force le respect. Auparavant, il a souffert pendant des années de ne pas pouvoir exploiter pleinement son potentiel professionnel.



Il était question de victoire historique en octobre passé, lorsque le socialiste Islam Alijaj et deux autres politiciens en fauteuil roulant ont été élus au Conseil national. Ce succès n'est pas tombé du ciel pour ce secondo, qui a grandi dans le quartier d'Albisrieden, à Zurich, et a longtemps essuyé des moqueries pour ses ambitions.

À 16 ans, il termine sa scolarité en école spéciale, au niveau correspondant à la sixième année. À l'époque, il ne s'en est pas fallu de beaucoup qu'il soit assigné à une place de travail protégée et placé en foyer, potentiellement pour la vie. Le manque de confiance qu'on lui accorde en raison de sa paralysie cérébrale et des difficultés d'élocution qui en résultent constitue un obstacle auquel il doit continuellement faire face. Dans son manifeste biographique, il écrit :

« JE DOIS TOUJOURS COMMENCER PAR COMPENSER MON HANDICAP AVANT DE POUVOIR ME LANCER DANS LA COURSE. »

Pendant des années, Islam Alijaj se bat pour suivre une formation qui corresponde à ses



aptitudes intellectuelles. Il effectue d'abord un apprentissage comme employé de commerce AFP et y ajoute un CFC dans un deuxième temps. Il représente ensuite professionnellement une petite organisation de personnes vivant avec un handicap dans différentes manifestations, s'engage pour accroître l'autodétermination et apprend à connaître le fonctionnement des organisations pour personnes handicapées et de la politique. Beaucoup de points le frustrant : le manque de politique nationale en faveur des personnes vivant avec un handicap, le financement de l'assistance, les obstacles au sein des partis politiques, ainsi que le fait que les organisations pour personnes en situation de handicap cimentent encore cette image d'individus désemparés et pitoyables. Vient le moment où Islam Alijaj veut faire entendre sa voix en politique : il devient membre du PS de la ville de Zurich.

Lorsqu'il s'agit de ses objectifs, le politicien de 37 ans voit les choses en grand : quand il était jeune, il était déjà fasciné par Steve Jobs. Il rêve de déployer, pour les personnes vivant avec un handicap, la même force d'innovation que son modèle. Islam Alijaj veut une mutation sociale, qui accorde moins d'importance aux déficiences, mais davantage au soutien, afin que les personnes handicapées puissent déployer leurs compétences et leurs forces au quotidien. Lui-même est capable de suivre de nouvelles voies et l'a déjà démontré à plusieurs reprises. En 2019, il cofonde l'association Tatkraft et lance notamment un outil de contrôle de l'inclusion pour les communes ainsi que l'initiative pour l'inclusion. En février 2022, il est élu au Conseil communal de Zurich, puis au Parlement national en octobre 2023. Aucune de ces étapes n'a été facile à franchir pour Islam Alijaj, qui a dû à chaque fois batailler de toutes ses forces.

Le militant des droits des personnes vivant avec un handicap observe un changement avec son nouveau mandat au Conseil national : « Je remarque que l'on me perçoit différemment. Avant, je devais toujours quémander. » Aujourd'hui, il lui suffit de dire son nom pour que les gens acceptent de le rencontrer. Si cela le flatte, il s'en irrite aussi :

« JE SUIS TOUJOURS LE MÊME HOMME, AVEC LES MÊMES OBJECTIFS POLITIQUES, MAIS EN TANT QUE CONSEILLER NATIONAL, JE SUIS PRIS BIEN PLUS AU SÉRIEUX. »



Malick, vit avec une paralysie cérébrale

Reporter sans barrières: Kim Pittet

Malick Reinhard est un journaliste engagé. En raison de son handicap, il doit accepter des défis supplémentaires pour s'adonner à sa passion.



Journaliste indépendant, Malick Reinhard travaille pour plusieurs rédactions et studios radio, dont certains sont situés à proximité de son domicile. Pour les autres, il prend le train ou, plus rarement, la voiture. Il tient à « montrer aux CFF et à la société que nous, les personnes en situation de handicap, faisons partie des usagers. » Il a donc régulièrement besoin de pouvoir utiliser les transports publics de manière autonome pour son travail, et cette réalité illustre la nécessité de l'accessibilité de ce moyen de transport. Le fait que les CFF ne soient pas parvenus, en vingt ans, à mettre en œuvre les droits des personnes en situation de handicap pousse Malik Reinhard à agir. Âgé de 25 ans, il se déplace en fauteuil roulant et s'est déjà fait connaître en Romandie par ses critiques vis-à-vis des CFF.

« POUR MOI, LE TERME DIGNITÉ HUMAINE IMPLIQUE QUE LA SOCIÉTÉ RESPECTE LES DROITS DES PERSONNES VIVANT AVEC UN HANDICAP. »



Le Lausannois n'a pas choisi de se rendre à plusieurs destinations en parallèle et aimerait décrocher un emploi fixe au sein d'une rédaction. Toutefois, cet objectif est l'un de ses plus grands défis. Sur les 307 candidatures envoyées, seules trois ont abouti à un entretien. « Je n'ai quasiment aucune chance sur le marché du travail primaire. » Il continue à postuler pour des stages dans l'espoir qu'ils lui servent de tremplin. « J'aimerais pouvoir exercer mon travail de journaliste en ayant les mêmes droits que les autres. Comme je ne parviens pas à me faire engager, je ne peux pas choisir le sujet sur lequel j'écris », explique-t-il. Il aimerait particulièrement trouver un emploi au sein d'une rédaction afin de pouvoir travailler au bureau avec des collègues. Lors de ses interventions sporadiques aux studios radio, il apprécie à chaque fois de pouvoir partager des idées et des réflexions avec les collègues de l'équipe. « Dans ces moments, je me sens sur un pied d'égalité », raconte le

journaliste, qui a ainsi la possibilité de montrer qu'il est capable de travailler de manière professionnelle et de respecter les directives. « J'ai les mêmes besoins que tous les autres journalistes. La seule différence est que je dois rester assis. »

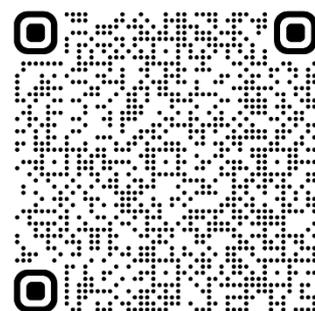
Quand il compare son parcours professionnel à celui des personnes avec lesquelles il a fait ses études, M. Reinhard constate de nettes différences. « Ils ont tous changé plusieurs fois de rédaction et certains ont déjà acquis une première expérience de responsable. Pour ma part, j'en suis toujours au même point », relève-t-il, en précisant l'une des raisons : « Je

reçois uniquement des mandats qui traitent de sujets spécifiques au handicap. » S'il les refusait, le sujet ne serait pas abordé dans les médias francophones et il ne recevrait plus de mandat. Or, c'est précisément cette réduction au handicap qui entrave sa carrière. En effet, tant qu'il traitera toujours le même sujet, il ne pourra pas développer ses compétences. « Comment pourrais-je obtenir un poste de rédacteur en chef en n'ayant jamais touché à d'autres domaines ? », s'interroge-t-il.

Parfois, Malick Reinhard se demande où tout ça va le mener. Il relève que le journalisme dispose de moins en moins de sources de financement et que, de ce fait, le nombre de personnes décrochant un emploi fixe est également en baisse. « J'ai presque un double handicap », résume-t-il. Dans ce cas, pourquoi persiste-t-il à vouloir relever ce défi, alors qu'il existe d'innombrables emplois pour lesquels il pourrait se faire engager plus facilement ? « J'ai besoin de me sentir utile à la société », confie-t-il. Dès son enfance, il s'est intéressé au monde des médias et pouvait passer des heures à faire des recherches. Lorsque le moment est arrivé de choisir un métier, la quête de sens était en tête de ses priorités. « Le journalisme occupe une place importante dans une démocratie. Nous avons besoin d'informations pour faire des choix et voter », souligne M. Reinhard, qui se désigne lui-même comme un historien du présent. Il ajoute vouloir, avec son métier, aider les gens à comprendre la réalité et cite comme exemple les articles sur les personnes en situation de handicap : « Mon rêve est que la société arrête de penser que nous sommes 'malades' ou que notre but dans la vie est de marcher ! Beaucoup de gens – voire la plupart – pensent ainsi, alors que ce n'est souvent pas le cas. »



Le journaliste ne fait pas seulement de la sensibilisation à l'externe, il en fait également à l'interne. Il lui tient véritablement à cœur que ses collègues cessent de reproduire des stéréotypes sur les personnes en situation de handicap dans leurs reportages. Comme il trouve la pédagogie essentielle pour déconstruire les clichés, il leur donne à chaque fois son avis bienveillant sur un article et leur explique les mécanismes derrière les stéréotypes. « La langue façonne la manière dont les personnes sont perçues », souligne Malick Reinhard. Cette perception pourra seulement changer quand nous cesserons de lire, par exemple, qu'une personne est « clouée dans son fauteuil roulant ». Si nous représentons moins les personnes en situation de handicap comme des êtres en souffrance, nous favoriserions leur inclusion.



Tina Schai, vit un handicap visuel.

Reporter sans Barrières : Kim Pittet

Tina Schai (36) parvient à concilier famille et travail. Son handicap visuel n'a pas été un obstacle lorsqu'elle a décidé de fonder une famille, précise cette mère de deux enfants.

Le mercredi est l'un des deux jours libres que Tina Schai consacrera à ses deux enfants à partir du mois de juillet, au terme de son congé de maternité. Outre des tâches quotidiennes comme les courses de la semaine, ce temps suffit également pour aller à la piscine ou rendre visite à des amis. Une personne d'assistance est toujours présente et la soutient pour surveiller ses enfants, trouver son chemin et arriver à bon port. Mme Schai est en effet atteinte du syndrome de Peters depuis sa naissance. Ce grave handicap visuel limite son champ de vision, laissant dans son cas une capacité visuelle de 2 % à l'œil gauche et de 7 % à l'œil droit.



La Bâloise raconte qu'elle n'a jamais douté de sa capacité à assumer les tâches propres à la maternité. Son handicap n'a pas été un sujet décisif au moment de fonder une famille. Elle s'est donc peu informée sur les défis auxquels sont confrontées les mères malvoyantes et affirme que l'on trouve toujours un moyen, d'une manière ou d'une autre. Avant d'ajouter : « Je pouvais compter sur un partenaire qui me soutenait et me connaissait depuis longtemps. Nous savons tous deux où nous compléter et nous soutenir mutuellement. » Les membres de son entourage sont également serviables et disponibles.

En revanche, dès qu'il s'est agi du système de santé, Mme Schai a tout de suite compris que les médecins n'étaient souvent pas préparés à accompagner la grossesse d'une femme malvoyante. Pendant longtemps, personne ne savait si un accouchement naturel serait possible en raison de sa pression oculaire trop élevée, ni si ses médicaments seraient

nocifs pour l'enfant. Une sage-femme a accompagné les futurs parents pendant le dernier tiers de la première grossesse, toute la deuxième grossesse ainsi que les deux accouchements. Cet accompagnement s'est révélé particulièrement précieux : « Ainsi, j'avais quelqu'un qui était entièrement à mes côtés et qui savait ce que je voulais et ce que

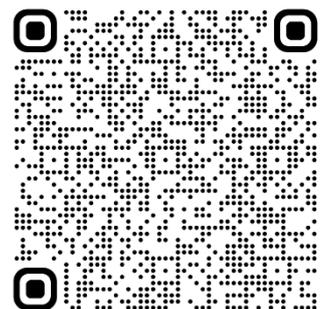
je pouvais faire. » Tina Schai souhaiterait que des thèmes tels que la grossesse et l'accouchement chez les personnes handicapées soient davantage intégrés dans la formation du personnel médical. « Que le tableau clinique des personnes handicapées ne soit pas considéré de manière isolée, mais en relation avec d'autres contextes médicaux. »

Mis à part une aide au ménage, elle ne dispose que le mercredi d'une personne d'assistance. Au quotidien, Mme Schai fait donc preuve de créativité et développe ses propres astuces pour accomplir les tâches ménagères de manière autonome. Par exemple, elle hume les vêtements de ses enfants pour vérifier s'ils sont sales. « Pour moi, il est très important qu'ils portent des vêtements propres, car je ne veux pas confirmer les préjugés. » Ces préjugés à l'égard d'une mère handicapée, elle les subit surtout de manière implicite ou sous forme de questions. On lui demande par exemple comment elle parvient à surveiller son enfant sur la place de jeux ou à lui lire une histoire. Elle suppose cependant que d'autres mères en situation de handicap sont davantage confrontées aux préjugés qu'elle en raison d'un cadre de vie peut-être moins favorable que le sien.

Membre de la direction élargie de l'association de psychiatrie sociale de Bâle-Campagne, Tina Schai reprendra son travail à temps partiel dès son congé de maternité terminé. Son métier est important pour elle : « Je veux être considérée comme un être humain, avec toutes mes facettes. Je ne suis ni seulement une mère, ni seulement une personne handicapée. Je suis aussi une femme, qui travaille, fait du sport, etc. »



Toujours est-il que le rôle de maman peut certainement contribuer à lever certains obstacles. « La maternité sert aussi de lien et me permet par exemple de discuter avec d'autres parents sur la place de jeux », explique Mme Schai. Si elle peut très bien imaginer que ses enfants soient un jour interpellés par leurs amis au sujet du handicap de leur mère, cela ne lui fait pas peur. « Les enfants ont toujours beaucoup de questions, que ce soit sur la couleur de la peau, les vêtements ou, dans mon cas, le handicap. Ce sujet ne m'inquiète pas plus que leur futur usage des médias ou d'autres défis qui se présenteront au cours de la vie. »



Philipp Kutter, vit avec la tétraplégie

Reporter sans barrières: Nicole Haas

Conseiller national pour le canton de Zurich et le parti du Centre, Philipp Kutter (48) vit avec un handicap depuis un accident de ski. Il siégeait déjà au Parlement depuis près de cinq ans au moment de l'accident et souhaite utiliser cette expérience pour s'engager politiquement en faveur des personnes handicapées.



Le fait que Philipp Kutter se soit lancé dans la campagne pour une nouvelle élection au Parlement fédéral quelques mois seulement après son grave accident de ski a fait sensation. Sa communication convaincante, son attitude sympathique, ainsi que son parcours positif de plusieurs années comme président de Wädenswil et conseiller national lui ont permis de se faire réélire haut la main en octobre 2023.

Depuis, M. Kutter a participé à deux sessions en tant que politicien en situation de handicap au Palais fédéral et a également repris ses fonctions à la présidence de Wädenswil. S'il estime qu'une nouvelle normalité s'est établie dans une certaine mesure, il précise toutefois qu'il vit « encore beaucoup de choses pour la première fois en tant que personne handicapée. Les processus ne sont pas encore tous automatisés. » Le quotidien continue de lui réserver son lot de défis et de surprises. C'est surtout au lever ainsi que le soir qu'il a besoin de bien plus de temps qu'avant. Pour cela, il recourt à une organisation d'aide et de soins à domicile. Les trajets en transport public sont eux aussi devenus beaucoup plus longs et compliqués au niveau organisationnel.



Sur ce point, le président de la commission des transports du Conseil national se voit lui-même responsable de contribuer à un changement : « Améliorer l'accessibilité des transports publics est un aspect central de la politique du handicap. » La révision de la loi sur l'égalité des personnes handicapées (LHand) pourrait également y contribuer. Le projet de révision du Conseil fédéral ne le convainc toutefois pas encore. « Je trouve que le projet manque de courage. » Il partage l'avis des personnes militant pour les droits des personnes handicapées ainsi que des organisations de personnes handicapées, qui jugent le projet insuffisant et trop peu approfondi.

Philipp Kutter espère à l'avenir bénéficier d'un vent favorable grâce à l'initiative pour l'inclusion, qui entend ancrer dans la Constitution l'égalité des personnes handicapées ainsi que le droit à l'assistance. Outre une meilleure protection contre la discrimination, elle pourrait apporter un nouvel

élan dans la politique nationale en faveur des personnes handicapées. Le politicien du Centre a bon espoir que les 100 000 signatures puissent être récoltées jusqu'à l'automne. Une lueur combative dans les yeux, il renchérit : « Je me réjouis déjà des débats au sein du Conseil national. »

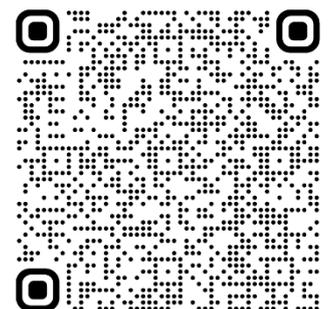
Père de deux filles, il se sent privilégié car il est bien connecté au sein du Parlement et aussi très soutenu au niveau privé, notamment par sa femme. Il ne bénéficie pas d'assistance de l'AI pour son quotidien professionnel, car les personnes souffrant d'un handicap suite à un accident sont exclues des prestations d'assistance de l'AI. Or, des systèmes de soutien fonctionnels sont indispensables à l'activité professionnelle de M. Kutter.

« SANS SOUTIEN, JE NE PEUX NI TRAVAILLER, NI REMPLIR MON MANDAT POLITIQUE, ALORS QUE C'EST TOUT À FAIT POSSIBLE AVEC DU SOUTIEN. »



La Confédération verse une contribution pour les prestations d'assistance pendant les journées de session. En revanche, il finance lui-même l'assistance liée à son activité comme président de Wädenswil.

Peu après son accident, Philipp Kutter communiquait déjà de manière ciblée et ouverte sur son état. Trois jours après l'accident, il postait le premier message sur les réseaux sociaux depuis son lit d'hôpital. Il explique que dans son cas, le besoin en information était grand et que les gens voulaient savoir comment il allait et connaître les conséquences de son accident sur son activité politique. « Les habitants de Wädenswil, surtout, se posaient beaucoup de questions », raconte-t-il. Il ne regrette pas l'ouverture dont il a fait montre. « Dans ma situation, c'était la bonne décision. J'ai reçu de nombreux messages d'encouragement ou pour me proposer de l'aide. »



Senad Gafuri,
Chef de projet de Reporters sans barrières



Les Reporters sans barrières



Kim Pittet



Nicole Haas



Mirjam Mürger



Nathalie Andereggi

rob.ch

Reporters
sans barrières

Les médias ont un impact ! Cet impact porte particulièrement sur la prise de conscience, et il est plus fort lorsque les expériences et contacts personnels font défaut ou sont difficilement possibles.

Le manque de connaissances sur les réalités auxquelles sont confrontées les personnes vivant avec un handicap renforce d'une part les préjugés ainsi que les sentiments d'insécurité à leur égard et mène d'autre part à une couverture médiatique stéréotypée. Cette dernière influence la manière dont la société perçoit et aborde les personnes vivant avec un handicap.

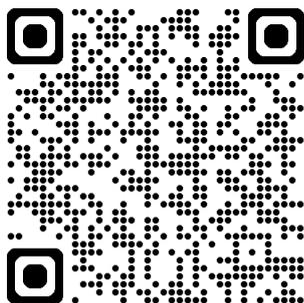
L'article 8 de la Convention de l'ONU relative aux droits des personnes handicapées souligne l'importance de la sensibilisation. Cette importance s'explique déjà par le fait que l'inclusion ne peut pas fonctionner lorsque des stéréotypes et préjugés médiatiques marqués par la peur, le rejet ou la pitié déforment l'image des personnes vivant avec un handicap.

Afin de faire progresser l'inclusion des personnes vivant avec un handicap, un changement de paradigme est nécessaire dans la couverture médiatique et la communication publique. Par une présence accrue de personnes vivant avec un handicap dans les débats publics, Reporters sans frontières contribue à surmonter les préjugés et les stéréotypes et à promouvoir une société plus inclusive.

Texte de Senad Gafuri

D'autres portraits seront réalisés prochainement

et mis en ligne sur le site Web de la CDAS :



Le photographe Michael Waser:



waserlebt.ch

Les portraits peuvent être téléchargées sur le site de la CDAS. Elles peuvent être utilisées par les partenaires de l'action et, à partir du 24 avril 2024, dans les articles des médias sur le vernissage, le dixième anniversaire de la Convention de l'ONU relative aux droits des personnes handicapées et la situation des personnes handicapées en Suisse, avec mention de la CDAS et du photographe.

